Texte pour l'AMPI 2026

** Je mets en circulation ce texte présenté aux journées de l'AMPI sur l'aliénation.Il articule l'année précédente de la Criée consacrée à la « désaliénation » et cette qui vient centrée par les 20' rencontres de la Criée « Pour une psychiatrie humaniste fondée sur l'accueil ». Celles ci se tiendront les 12 et 13 mars au centre des congrès de Reims et veulent contribuer au rassemblement de celles et ceux qui tiennent à garder ce cap en psychiatrie.*

Les inscriptions sont ouvertes…

Dr Patrick Chemla

L'enjeu toujours actuel de la double aliénation

L'année dernière, nous avions mis au travail à Reims la **désaliénation** en relisant l'œuvre de Fanon, entrecroisée avec la lecture du séminaire de Oury sur le Collectif. Autrement dit, quand j'ai été contacté par Marie Claude Taliana pour ces journées de l'AMPI, je me suis dit qu'il y avait des coïncidences qu'il s'agissait d'honorer.

Je crois en premier lieu qu'il serait paradoxal de ne pas évoquer d'entrée de jeu la vague de suraliénation massive marquée par le discours de Sarkozy en 2008 sur les « schizophrènes dangereux ». Nous y avons répondu en créant à plusieurs le Collectif des 39 contre la nuit sécuritaire afin de récuser cette tentative de criminaliser les malades mentaux.

Les Assises de 2013 de Villejuif : 600 personnes avec, entre autres, la participation de Jean Oury auront marqué un acmé. Un courant de psychiatrie critique se trouvait relancé, un groupe de familles (« le fil conducteur ») se créait, des patients, dont l'association Humapsy, se mettaient également en mouvement. Et pourtant nous pressentions, avec les mesures promues par Marie Arlette Carlotti sur l'autisme, que les attaques allaient se resserrer sur le cœur de la conception de la folie et de la vie psychique. Les menaces étaient déjà formulées à l'égard des professionnels récalcitrants, ce qui n'aura cessé de se préciser depuis, et de se mettre en acte.

Nous n'avons pas pu empêcher cette volonté réductionniste qui viserait à « expliquer » tous les troubles psychiques par des corrélations biologiques.

Et pourtant les promoteurs de cette aliénation au « tout biologique » ont pour le moment échoué dans leur entreprise, alors qu'ils prétendaient même trouver un

marqueur biologique pour chaque maladie, avec la création d'une nouvelle nomenclature qui irait au-delà du DSM.

Cela malgré toutes les mobilisations importantes du Printemps de la Psychiatrie, des Assises du soin psychique tenues avec succès à 2 reprises, ainsi qu'un meeting extrêmement tonique remplissant la Bourse du travail de Paris le 28 mars 2026 ; et un groupe de travail tenu au long cours avec les partis de gauche.

Redisons le avec François Gonon mobilisé à nos côtés, publiant un ouvrage de référence « Neurosciences : un discours néolibéral ? » : il s'agit avant tout d'une entreprise idéologique et politique pour servir les intérêts du néocapitalisme. D'autres neuroscientifiques abondent dans une direction analogue, comme Jérémie Naudé (dans son livre : *« Neuro arnaque. Comment les faussaires du cerveau déguisent la politique en biologie »).* Je vous renvoie à son excellent ITW dans le Monde du 10 octobre 2026 que je vais citer :

« Ce qui est plus intéressant, c'est de savoir ce que vient nous raconter ce réductionnisme-là, qui nous présente une sorte de rencontre naturelle entre des entreprises et un mauvais réglage du système de récompense dans notre cerveau, qui existerait depuis la préhistoire. Le système capitaliste se contenterait d'exploiter cette faiblesse. Dans cette vision, le modèle économique, au final, devient un fait de nature, et notre seule réponse est individuelle : il s'agirait de se « re-régler » un petit peu mieux pour ne plus se faire avoir. Ce que j'essaie de montrer, c'est que ces réglages sont en fait construits. Notre développement cérébral s'inscrit dans un rapport à la manière dont nous construisons notre environnement, dans une organisation des villes, des transports, dans un mode de consommation, dans une forme de sélection scolaire, dans une façon de travailler. L'usine, avec la pointeuse, a par exemple façonné un rapport au temps différent de celui vécu avant la révolution industrielle. Aujourd'hui, les plateformes numériques fabriquent activement la science des failles attentionnelles. »

Réduire d'abord la personne à ses désordres biologiques, puis extraire ses données personnelles, les entrecroiser à l'infini avec les moyens de l'IA, dessine effectivement une perspective inquiétante. Ce ne serait plus le soin psychique qui serait la visée, mais l'adaptation, la rééducation, la normalisation de chacun dans la perspective d'un capitalisme extrativiste, voire d'une tentation transhumaniste. Cela au moindre coût bien sûr, même si ce n'est pas l'enjeu premier. En effet toute cette pseudoscience peut couter très cher, et elle a déjà couté très cher aux USA, où beaucoup d'argent a été misé et perdu sur ces recherches. Je rappelle d'entrée de jeu cela dans le souci d'insister sur cette nouvelle donne de l'aliénation socio-politique en ce qui concerne la psychiatrie, et toutes les disciplines qui faisaient appel jusque-là aux sciences humaines. Si un causalisme simpliste suffit pour diagnostiquer,

classer, normaliser, à quoi bon se casser la tête pour essayer d'entrer en relation avec la personne souffrante ? A quoi bon la *« descente aux enfers »* avec le délirant que prône G Pankow ?

Et a fortiori, à quoi bon une psychopathologie qui prenne en compte l'environnement de la personne ?

C'est cette nouvelle configuration qui a amené très tôt le philosophe Pierre Dardot à évoquer la *« psychophobie du néolibéralisme »*. La psychanalyse, et à fortiori la psychothérapie institutionnelle, se retrouvent ainsi dans l'œil du cyclone. Elles viennent objecter à cette vision utilitariste et pragmatique d'un monde qui a su utiliser les découvertes des neurosciences pour les instrumentaliser à son profit, donnant ainsi l'illusion d'une nouveauté irréfutable car « fondée sur des preuves». D'où la prise de position des chercheurs les plus honnêtes pour ne pas se compromettre en cautionnant une telle dérive, qui en vient à saper tous les fondements d'une approche fondée sur l'écoute, et l'accueil des personnes en souffrance psychique : elles ne seraient même plus réduites à leurs symptômes, mais à des variations génétiques ou moléculaires.

Avec le symptôme, il aurait en effet pu persister encore l'idée d'un sens à décrypter. Mais comment objecter à des preuves prétendument scientifiques ?

C'est à ce point que je voudrais marquer un temps d'arrêt en m'appuyant sur le séminaire de Jean Oury l'aliénation(1992). Oury y déploie ce qui fait notre fil rouge: *« la double aliénation »* sociopolitique et psychopathologique. Cette distinction s'avère très précieuse pour tous ceux qui travaillent dans des établissements, y accueillent des personnes en souffrance psychique. On sait qu'à plusieurs périodes, la tentation a prévalu de mettre en avant l'aliénation sociopolitique dans la perspective d'une explication uniquement sociologique de la folie.

Pour mémoire, le manifeste que le PCF demanda à ses psychiatres de signer en 1949 : « la psychanalyse, idéologie réactionnaire » et ils s'exécutèrent (Bonnafé, Follin, le Guillant, Lebovici etc). Tous revinrent ensuite sur leur position, certains prenant même la direction de groupes de notables analytiques. LE PCF a heureusement changé de ligne dans les années 70, et maintient fermement depuis une ligne précieuse de soutien de la psychanalyse, de la PI, et de la psychiatrie de secteur.

Mais il n'est pas inutile de rappeler ce moment, trop vite corrélé à la guerre froide, alors que dans une sorte de répétition historique, Mai 68 embarquera une grande part d'une génération-la mienne- dans l'antipsychiatrie, et une vision réductrice de

la folie, pure expression d'une souffrance que la société voudrait enfermer et réduire au silence. Pour citer Bonnafé : *« la folie est une juste protestation de l'esprit contre d'injustes contraintes ».*

Il n'y a pas à récuser un tel aphorisme, mais à le complexifier en le tricotant avec les multiples approches nécessaires, et en particulier l'hypothèse de l'inconscient freudien. Oury en parle d'ailleurs toujours comme d'un concept, avec comme suite logique la libido comme organe irréel, le désir inconscient inaccessible, les formations de l'inconscient etc... Ces concepts seraient à distinguer soigneusement de l'approche psychosociale qui garde sa pertinence au niveau des productions imaginaires du social historique dont parle Castoriadis, faisant surgir un imaginaire tout autre que celui de Lacan. Cette intime intrication du sujet de l'inconscient et des mouvements de l'Histoire reste énigmatique, surtout si on conçoit des structures psychiques qui resteraient anhistoriques. Cette difficulté ne saurait avoir une réponse totalisante, alors qu'elle se décline très différemment dans les foules, les collectifs de travail, et au singulier dans la clinique. Il s'agirait donc de tenir une analyse de l'aliénation de façon permanente, si nous voulons nous dégager un tant soit peu d'une psychologie qui resterait cantonnée au moi et à ses mécanismes de défense. Alors que pour Freud il s'agit de viser le désir, le désir inconscient. Bien sûr c'est Lacan qui va amener de façon insistante cette distinctivité entre le moi et le je, renvoyant au sujet de l'inconscient, faisant du moi le lieu imaginaire de toutes les résistances.

Je cite Oury(p102 de son séminaire sur **l'aliénation)** qui agrège ces éléments essentiels avec une grande densité: *« l'aliénation elle est dans ce qu'on fait, même si elle résulte de ces défauts de logique dans lesquels on reste embourbé : le problème de la cause, le problème du moi, la méconnaissance de ce qui n'est pas dicible, du concept d'inconscient… Si l'on continue de travailler, de penser, de parler, de rencontrer des gens, en restant à un niveau qui méconnait le désir, l'inconscient, la critique de la logique de la cause, est-ce qu'on n'est pas là dans une position massivement aliénée ? ».*

On saisit l'ampleur de la tache probablement infinie pour déplier tous ces registres hétérogènes, et pourtant intimement intriqués. Comment penser la rencontre, l'ambiance, le travail invisible, si nous restons prisonniers d'une logique de la cause, si nous ne supposons pas un point de Réel lacanien échappant à la symbolisation, un point de non-sens?

Aliénation et désaliénation

S'agirait-il de viser à une désaliénation intégrale ?

Insistons d'abord sur le fait que aliénation n'équivaut pas à pathologie : dans le séminaire le Collectif(1986) Oury reprendra une des formulations de Lacan à propos de la sublimation comme Aufhebung (Hegel), qu'il traduit par **passage** (et non comme Derrida *« dépasser en conservant »)* vers une double aliénation au travail et au langage, ce qui ne comporte auncun dépassement, aucune élévation morale.

Dans cette ligne de pensée Castoriadis dans son ITW à Chimères (num14 1991), plus récemment C. Dejours(in « la souffrance éthique » 2026), soulignent que « la réussite » du processus de sublimation peut aussi bien permettre d'être un bon exécutant dans un camp de concentration, ou à l'inverse de trouver un sens et un enrichissement à un travail qui *« honore la vie* » (Dejours). Autrement dit qu'un choix éthique s'impose alors à chacun.

Ce qui pourrait paraitre paradoxal si nous concevions la désalénation comme une sorte de libération radicale, mais qui reste cohérent avec l'affirmation *« le fou c'est l'homme libre »* que Lacan balance de façon provocatrice à un auditoire d'internes et de jeunes psychiatres à St Anne en 67 dans son *« petit discours aux médecins psychiatres ».* Tout en récusant d'ailleurs la psychanalyse des psychoses : il s'agissait pour lui à cette époque de préconiser la lecture de Foucault, de lutter contre la ségrégation, et d'aider les psychotiques, pas de les analyser-au sens de la cure-type- faute de quoi on les rendrait encore plus fous. Une perspective qui n'envisageait pas l'aménagement du dispositif de PI, que Lacan pourtant connaissait bien puisqu'il avait en analyse Oury(pendant quand même 28 ans), et bien d'autres thérapeutes de psychotiques. Mais il craignait manifestement que les analystes jeunes et moins jeunes fassent n'importe quoi avec leurs patients. Oury raconte la question étonnée de Lacan son analyste *« tous ces groupes, vous croyez que c'est thérapeutique ? ».* Ce à quoi il répond dans un dialogue imaginaire*: « et la psychanalyse vous croyez que c'est thérapeutique »* ? Pour Oury dans ce séminaire sur le Collectif, il ne s'agit pas de désaliéner le patient, mais de produire une sorte de mutation, de bifurcation au sens de René Thom, dans les processus aliénatoires. La métaphore délirante pouvant alors bien souvent se suturer, ou se stabiliser en se fixant sur un objet élu parmi les proches, sur l'institution support, ou sur une création. Mais de toute façon cette issue vers la guérison ne peut s'envisager que dans une perspective créationniste. Puisque chaque soignant, comme chaque patient, arrive avec son symptôme dans la disparité subjective de la relation thérapeutique, et que la traversée s'effectue dans l'expérience du transfert.

Dans le séminaire sur l'aliénation que j'ai déjà cité, Oury va déployer une immense culture philosophique que je n'aurais pas la vanité de résumer, et pas seulement par manque de temps ! Son enjeu dépasse de loin celui des institutions, lorsqu'il

s'affronte à l'aliénation du monde, y compris avec la guerre du Golfe en arrière-plan de son propos. Je pense qu'il insiste davantage dans ce séminaire sur les enjeux multiples des logiques qui déterminent la marche du monde capitaliste. J'ai déjà évoqué précédemment la logique de la cause et le réductionnisme falsificateur. Je voudrais relever quelques points essentiels qui me sont parus plus clairs, décisifs à la nième lecture. En particulier les amples développements sur « les illusions du discontinu »(Leibniz) qu'il oppose à la distinctivité. Pour expliciter ce paradoxe apparent, je cite Oury à propos de Winnicott : *« quand il parle « du sentiment continu d'exister », on sait bien que ce sentiment ne peut « exister » que si une distinctivité est à l'œuvre. Il est devenu banal… de ne pas confondre le « continu » et le « sentiment continu d'exister » ; pour le préserver, il faut de la distinctivité, de la scansion. (p135)*

Arrêtons-nous sur cette « *banalité* » : effectivement en clinique ce que l'on appelle à la suite de W une mère « good enough », ce n'est certainement pas une mère qui resterait collée à son enfant « dans une fusion-symbiose », mais une mère qui laisse l'enfant régler progressivement sa distance de sécurité, d'où la notion de dégagement, de création d'un espace transitionnel, mais aussi d'un objet transitionnel. C'est ce qui va permettre à l'infans de se détacher d'une première aliénation au désir de la mère, aliénation indispensable bien entendu pour eksister, mais dont il s'agit de se défaire pour échapper à une relation d'emprise de la mère, pour vivre sa vie avec son nin-nin, et pouvoir dire: *« c'est à moi, ce n'est pas à moi ».*

Il nous faut aussi insister sur la différence entre cet arrachement premier à l'emprise maternelle, et ce qui serait une réelle **séparation.** C'est une étape nécessaire mais pas suffisante, car sinon nous serions presque tous séparés ! Or cela nécessite un chemin difficile : celui de se confronter à chaque carrefour de la vie, à la difficulté de la rencontre avec le désir inconscient. Ce qui ne va pas sans tourments ni angoisse, et peut susciter des formations névrotiques ou autres. On sait que certains n'ont pas pu avoir ce nin-nin transitionnel, sorte de « tapis volant » pour surmonter les obstacles : en particulier les schizophrènes(les autistes aussi bien sur), ou que cet espace se trouve distordu dans nombre de pathologies dites limites. D'où le travail indispensable dans la clinique, et dans le travail institutionnel en particulier, pour créer des « tenant-lieux » d'espace transitionnel. Il serait sinon impossible, voire périlleux, de se confronter à l'épreuve du désir, qui peut confronter le sujet de l'inconscient à des moments de détresse impensable (Hilflosigkeit). Cette traversée peut se traduire par des moments de mélancolisation, voire de paranoïa pour certaines personnes, et a fortiori pour des collectivités bien souvent tentées par des logiques paranoïdes. C'est tout l'enjeu de ce qui doit se déployer sans cesse dans le Collectif pour tenter de tamponner ces effets, réduire la noise et le bruit de fond,

les rumeurs, tous les effets de la pulsion de mort qui minent le Collectif, le dévitalisent et tendent à le transformer en nécropole.

En même temps nous savons par expérience que l'analyse institutionnelle, pas plus que la psychanalyse, ne saurait être une assurance tous risques ! Nous ne pouvons empêcher que des soignants pris dans des transferts archaïques puissent ne pas supporter certains moments de déréliction. Et soient tentés par l'évitement de l'épreuve, plutôt que par l'au-delà du principe de plaisir.

En effet quand Oury avance que **l'inverse de l'aliénation, c'est la séparation**, il s'appuie sur le chapitre **l'aliénation** des 4 concepts de la psychanalyse (Livre XI), où Lacan produit cette avancée qui peut paraitre énigmatique.

C'est dans ce chapitre que Lacan introduit le vel, le « ou bien… ou bien » aliénant, dont il prend l'exemple chez Hegel : « la bourse ou la vie ! » « La Liberté ou la vie » ! Ce sont des choix qui confrontent le sujet à la perte quelle que soit sa décision. A fortiori « La Liberté ou la mort! » Où le risque vital constitue l'horizon.

Je cite Oury : *« Lacan développe de façon complète le problème d'un cheminement depuis une position aliénatoire. Je fais référence ici à sa formule logique de l'aliénation, laquelle revient à une double négation, un ni...ni…, « être coincé dans un ni ça ni autre chose ». A partir de cette position d'aliénation, quel est le chemin que doit tracer le sujet pour en arriver à la « séparation » ?*

Qu'est-ce que la séparation ? C'est plus compliqué qu'une fugue adolescente: ça suppose de s'engager sur le chemin de son désir, ce qui va nous confronter à la formule canonique lacano-hégelienne : *« le désir c'est le désir de l'Autre »*. Mais au cœur du désir de l'Autre il y a le manque. Le Lieu du grand Autre est barré, divisé, incomplet. Rencontrer cette béance au lieu de l'Autre ne va pas sans angoisse, mais c'est la condition même du désir et c'est l'enjeu même d'une cure analytique.

Croire à une désaliénation absolue signifierait un dégagement de l'aliénation dans l'Autre, d'où l'explicitation de la formule provoc « le fou c'est l'homme libre ».

On pourrait m'objecter qu'à suivre cette logique freudo-lacanienne, toute révolte, toute insurrection contre un ordre injuste du monde ne serait que pure folie. Il s'agirait donc distinguer cette aliénation dans le langage, et l'aliénation capitaliste. Celle qui fait surgir la révolte actuelle du mouvement de la jeunesse à laquelle viennent actuellement s'agréger d'autres couches sociales. On remarquera les revendications matérielles justifiées, mais aussi l'aspiration à la dignité, à la reconnaissance, et également la dimension libertaire et joyeuse du mouvement. Là où le pouvoir et certains média ne montrent que l'aspect destructif, nihiliste, nous

aurions à reconnaitre l'œuvre de ***« la pulsion anarchiste »*** conceptualisée par Nathalie Zaltzmann. L'humour et la dérision du pouvoir en sont l'expression : *« Bismillah. C'est les ténèbres ! »* est en train de faire le tour du monde, et de moquer la bêtise raciste de l'Etat, de tous les Etats policiers.

Des dispositifs s'inventent en détournant ainsi des réseaux sociaux jugés jusque-là aliénants. Ces mouvements de lutte collective circulent ainsi à la vitesse d'internet dans toute l'Europe. Nous ne savons pas encore de quoi sera fait l'avenir de ces mouvements qui se dressent contre la fascisation du monde. Mais le soulagement et l'espoir que cela fait naitre pour nous est indéniable et relance notre désir d'émancipation.

Je crois que le point de jonction/ disjonction entre les deux approches analytiques et politique, consisterait à garder à l'esprit l'aliénation puissante du pouvoir du surmoi. Celle qui peut transformer toute révolte en assujettissement au groupe, aux identifications qu'il impose, ce que Freud a repéré très tôt dans le malaise dans la Culture.

Contre cette tendance lourde, nous œuvrons à l'intérieur de nos établissements à construire du Collectif dans la transmission de la PI, à faire surgir des effets de singularité contre la tendance à la massification. C'est de plus en plus difficile en ces temps de destruction dans la Culture où la Pi et la psychanalyse se trouvent désignés comme des ennemis à éradiquer, dans la mesure où elles objectent radicalement aux logiques néolibérales.

D'où les luttes collectives qu'il nous faut soutenir de toutes les manières possibles, en nous appuyant sur les mouvements sociaux qui émergent de façon inespérée. Nous avons à jouer résolument notre partie, en lien avec tous ceux dans d'autres champs qui remettent aussi en cause cette *« nouvelle raison du monde »* néolibéral, structuré à partir de l'utilitarisme, des logiques de la cause, et de tous les réductionnismes qui étouffent le désir humain.

Patrick Chemla